3 1761 08266438 4

Simonnin, Antoine Jean Baptiste

La jardinière de Vincennes

PQ
2428
S72J3

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lajardiniredev00simo

LA

JARDINIÈRE

DE

VINCENNES,

MÉLODRAME-VAUDEVILLE,

EN TROIS ACTES,

Imité du Roman de ce nom;

Par MM. SIMONNIN et BRAZIER, fils.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Jeunes-Artistes, le Samedi 14 Mars 1807.

PQ
2428
S72J3

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
La Marquise D'ASTREL.	Mlle. VICTORINE.
Le Marquis D'ASTREL, son fils.	M. BROUILLON.
MARONVILLE, jardinier à Vincennes.	M. PRUDENT.
FLORE, sœur de Maronville, jardinière.	Mlle. LOUISE.
DUPUY, valet du Marquis.	M. BASNAGE.
CLAUDIN, petits mariés de Vincennes.	M. DESCHAMPS.
JEANNETTE, petits mariés de Vincennes.	Mlle. ELÉONORE.
UN MÉDECIN.	M. LEPEINTRE.
Un Notaire.	
Villageois, Villageoises.	

La Scène se passe au premier acte à Paris, et aux deux autres actes, à Vincennes.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

N'attendez pas de fleurs chez nous,
Vous verriez tromper votre attente ;
Toutes les fleurs sont parmi vous,
La salle en un moment si doux
Est une *corbeille* galante.
Puisque les fleurs vous font plaisir,
Des auteurs l'espoir se réveille :
Pour qu'ils puissent vous en offrir
Laissez-les (*bis.*) piller la corbeille.

LA JARDINIÈRE DE VINCENNES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche appartement.

SCENE PREMIERE.

LE Marquis D'ASTREL, LA Marquise D'ASTREL.

LA MARQUISE.

Mon cher fils, me direz-vous enfin la cause de votre affliction ?

LE MARQUIS.

Ma mère...

LA MARQUISE.

De la dissimulation avec moi... Ah ! marquis, cela n'est pas bien.

LE MARQUIS.

Croyez que mes sentimens...

LA MARQUISE.

AIR : *Tu ne vois pas jeune imprudent.*

Depuis long-temps vous soupirez,
Sans que j'en devine la cause ;
En ce moment vous avouerez
Qu'on peut soupçonner quelque chose.
Quand un fils, qui fait mon bonheur,
Éprouve quelque peine amère,
A qui peut-il ouvrir son cœur,
S'il a des secrets pour sa mère ?

LE MARQUIS.

Cette tendre sollicitude...

LA MARQUISE.

Ne doit pas vous surprendre de ma part.

LE MARQUIS.

Même air.

Quand rien ne manque à mes besoins,
Quand vous charmez mon existence,
Pour tant de bontés et de soins,
Comptez sur ma reconnaissance :
La confiance a ses attraits ;
Mais, quoique sur nous elle opère,
Il est de ces petits secrets
Qu'on ne peut pas dire à sa mère.

LA MARQUISE.

Vous croyez ?..

LE MARQUIS.

Je le pense.

LA MARQUISE.

Je crois pourtant les avoir devinés, ces petits secrets.

LE MARQUIS, *à part.*

Saurait-elle que Flore...

LA MARQUISE.

Je vais vous mettre en état de jouir de tous les plaisirs, sans crainte que l'argent vous manque.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle ne sait rien.

LA MARQUISE.

Eh bien, ma proposition vous fait-elle plaisir?

LE MARQUIS.

Avez-vous pu penser?...

LA MARQUISE.

Oui, mon cher marquis, j'ai pensé à tout; j'ai pensé qu'un jeune homme aimable, comme vous; que le fils de la marquise d'Astrel, devait mener un train de vie convenable à son rang et à sa fortune; et c'est pour cela que j'ai fait venir hier mon notaire. Voici un contrat qui vous rend possesseur de 20 mille livres de rente. Acceptez-le, mon cher fils, et croyez que votre mère vous aime trop tendrement, pour ne pas chercher tous les moyens de vous rendre heureux.

LE MARQUIS.

Mais, ma mère...

LA MARQUISE, *lui donnant un contrat.*

Prenez.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas cela...

LA MARQUISE.

Prenez, je vous l'ordonne. (*A part.*) Il sera plus gai maintenant, j'en suis sûre... (*Haut.*) Vous jouirez de ce contrat en attendant que vous soyez marié, et quand vous aurez trouvé une femme qui vous plaira, je ne contrarierai pas votre choix, pourvu toutefois qu'il ne soit pas indigne de votre naissance. Songez bien que vous êtes le fils de la marquise d'Astrel.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne le sais que trop.

LA MARQUISE.

Je ne vous pardonnerais jamais un mariage disproportionné.

LE MARQUIS, *à part.*

Charmante Flore!..

LA MARQUISE.

Allons, allons, déridez un peu votre front; un jeune homme qui se réveille avec 20 mille livres de rente, doit être content.

LE MARQUIS, *à part.*

Eh! qu'importe la fortune, quand elle est un obstacle à notre bonheur!...

LA MARQUISE, *l'embrassant.*

AIR : *De Folie et Raison.*

Au sein de la richesse,
Contentez vos désirs ;
Vos soins, votre tendresse,
Voilà mes seuls plaisirs.

Ici bas, montrons de l'audace,
Et, loin de vivre tristement,
Puisque si vite le temps passe,
Tâchons de le passer gaîment.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.	LE MARQUIS.
Au sein de la richesse,	Au sein de la richesse,
Contentez vos désirs ;	Je n'ai pas de désirs.
Vos soins, votre tendresse,	Vous prouver ma tendresse,
Voilà mes seuls plaisirs.	Voilà mes seuls plaisirs.

LE MARQUIS.

Quand de vous je reçois encore
En ce jour de nouveaux bienfaits,
Envers la mère que j'adore,
Pourrais-je m'acquitter jamais?

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.	LE MARQUIS.
Au sein, etc.	Au sein, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, DUPUY.

DUPUY.

Le déjeûner est servi.

LA MARQUISE.

C'est bon.

LE MARQUIS, *bas à Dupuy.*

Flore va venir ?...

DUPUY, *bas.*

Dans un moment.

LE MARQUIS, *bas.*

Attends ici.

DUPUY.

Cela suffit.

SCENE III.

DUPUY, *seul.*

Allons Dupuy, du courage, mon garçon; tes affaires sont en bon train : mon maître aime véritablement cette petite Jardinière de Vincennes; mademoiselle Flore préfère vivre au milieu de ses fleurs, plutôt que de partager la fortune de mon maître: une jardinière être scrupuleuse à ce point... voilà ce que je ne puis concevoir. M. le marquis donne dans le sentiment; il a donc oublié les leçons que je lui ai données pendant nos voyages. Avec tout cela il est capable de l'épouser la jolie Jardinière;

je ne puis en conscience lui laisser faire cette sottise, et pour l'en empêcher, j'épouserais Flore plutôt moi-même. Allons, voilà qui est dit, je me fais jardinier.

AIR : *du Poète satyrique.*

Allons, faisons rage,
Montrons du courage,
Et contre l'orage,
Soyons le plus fort ;
Et, nouvel Alcide,
Adroit, intrépide,
Au but qui me guide,
Marchons sans effort.

La Jardinière
A su me plaire,
Et je dois faire
Tout pour l'épouser.
Que rien n'arrête,
Mes pieds, ma tête ;
Cette conquête
M'ordonne d'oser.

Allons, etc.

Tâchons de prendre
Un air bien tendre,
Pour faire entendre
A Flore mon amour.
Devant mon maître
Gardons-nous d'être
Épris de l'être
Qu'il aime en ce jour.

Allons, etc.

SCENE. IV.

LE MARQUIS, DUPUY.

LE MARQUIS.

Ah, Dupuy, Flore est-elle déjà venue ?

DUPUY.

Vous en êtes donc toujours amoureux?

LE MARQUIS.

Plus que jamais.

DUPUY.

Elle sera difficile à apprivoiser.

LE MARQUIS.

Pourquoi me l'as-tu fait connaître? pourquoi m'as-tu bercé d'une vaine chimère ?

DUPUY.

Comment pouvais-je prévoir que vous aimeriez sérieusement cette petite fille? je croyais que ce n'était qu'une passade.

LE MARQUIS.

Tu avais mal jugé mon cœur; Flore en a triomphé; ce n'est pas un amour passager qui m'enflamme pour elle

mais bien un sentiment durable, et qui ne finira qu'avec ma vie.

DUPUY.

Comment, une paysanne ?

LE MARQUIS.

Songe que parler mal de Flore, c'est me manquer.

DUPUY.

Allons, vous aimez sérieusement.

LE MARQUIS.

Pour la vie, te dis-je.

DUPUY.

Monsieur, si vous faisiez bien, vous renonceriez à cette jeune fille, qui est capable de vous donner plus de peine à elle seule, que toutes les conquêtes que vous avez eues.

LE MARQUIS.

Je l'aime, je l'adore, rien ne pourra me faire changer.

DUPUY.

Mais si madame la marquise, votre mère, apprenait... Vous savez combien elle tient à ses titres.

LE MARQUIS.

Tu m'as promis le secret.

DUPUY.

Et je tiendrai ma parole. Mon cher maître, encore une fois, renoncez à une femme qui ne peut vous appartenir. J'ai cru pendant quelque temps que nous en pourrions venir à bout; mais à présent qu'elle sait que vous êtes le marquis d'Astrel, rien ne pourra lui faire entendre raison; elle n'épousera jamais un marquis. (*à part.*) Pour un valet, cela se pourra.

LE MARQUIS.

Que je suis malheureux !...

DUPUY.

Par votre faute. Vous êtes encore trop jeune pour songer au mariage. Fait comme vous êtes, vous ne devez pas craindre de rencontrer des cruelles; laissez les sots s'engager dans des liens dont ils sont bientôt las, et suivez la route où vous marchez avec tant de succès. Voudriez-vous vous arrêter en aussi bon chemin ?

LE MARQUIS.

C'est précisément cette route que je veux fuir.

DUPUY.

AIR : *Lorsque Richelieu vous appelle.*

Monsieur perdez-vous la raison?
Pleurer une bonne fortune !
Songez donc qu'un joli garçon
En peut trouver mille pour une :
Auprès de nos jeunes beautés,
Riant de sermens illusoires,
Un français, doit de tous côtés,
Compter autant d'infidélités,
Qu'on le voit compter de victoires.

LE MARQUIS.

Ce discours ne me persuade pas.

DUPUY.

Vous avez tort, votre philosophie n'est donc plus la mienne ?

LE MARQUIS.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Du ciel les grandeurs infinies
Plaça les biens auprès des maux,
Et créa deux philosophies
Qui s'expliquent en peu de mots.
Toutes deux ont même puissance ;
Mais quand on consulte son cœur,
Celle qui mène à la licence,
Ne conduit jamais au bonheur.

DUPUY.

Vous êtes un homme perdu ; je vois que la jardinière...

LE MARQUIS.

Tout ce qu'on en pourra dire ne fera qu'augmenter mon amour pour elle.

DUPUY.

Ecoutez... tout n'est pas désespéré... il se peut... nous essayerons encore... allez, si Dupuy ne réussit pas auprès de Flore, c'est qu'il n'y a rien à faire, c'est qu'elle aura un cœur de bronze... Laissez-moi... je lui parlerai...

LE MARQUIS.

Ah! si tu pouvais...

DUPUY.

Un moment! un moment, je ne promets rien.

LE MARQUIS.

On vient : c'est Flore ; laisse-nous seuls.

DUPUY.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Laisse-nous, te dis-je.

DUPUY.

J'obéis. (*à part.*) Allons rêver au moyen d'épouser la jardinière. (*il sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, FLORE, *tenant une corbeille.*

FLORE.

Vous ici, M. le marquis, je ne m'attendais pas...

LE MARQUIS.

Charmante Flore! auriez-vous peur de moi ?..

FLORE.

M. le marquis.. le respect que je dois à votre nom.. me rend toute tremblante.

LE MARQUIS.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Par votre grace enchanteresse,
Chacun s'émeut à votre aspect,
Et dans le trouble qui me presse,
Que me parlez-vous de respect?
En vain je voudrais me contraindre;
Mais dans un moment aussi doux,
Avez-vous quelque chose à craindre
Quand je suis plus tremblant que vous.

FLORE.

Comme c'est la dernière fois que je viendrai à Paris, j'ai voulu apporter moi-même à Madame la marquise les fleurs qu'elle m'a fait demander.

LE MARQUIS.

Votre corbeille est bien garnie ; les fleurs en sont charmantes.

FLORE.

Elles viennent d'être cueillies.

LE MARQUIS.

On s'en apperçoit.

FLORE.

Je crains pourtant que madame votre mère n'en soit pas contente.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Ne doutez point de ses bontés,
Je sais que ma mère vous aime,
D'ailleurs les fleurs que vous portez
Brillent d'une fraîcheur extrême;
En les voyant, l'œil incertain
Hésite, semblable à l'abeille,
Entre les fleurs de votre teint
Et celles de votre corbeille.

FLORE.

Si je pouvais faire un choix parmi mes fleurs, je ne les porterais pas toutes à Madame la marquise, et je serais plus sûre que celles que je lui offrirais pourraient lui plaire.

LE MARQUIS.

Même air.

En voyant l'éclat de ces fleurs
Choisir est assez difficile;
Mais si j'en avais les faveurs,
Dans mon choix je serais habile.
Et loin d'imiter ces coquets,
Par qui mainte belle est blessée,
Moi, Flore, de tous vos bouquets,
Je ne voudrais qu'une pensée.

FLORE.

Monsieur le marquis,

LE MARQUIS.

Vous rougissez... Ah! trop aimable Flore, c'est en vain que je voudrais renfermer dans mon sein un aveu dont je ne suis plus le maître. Voyez à vos pieds un homme qui ne peut vivre sans vous : si M. Maronville, votre frère, eût daigné m'accueillir, j'aurais avoué mon amour à ce frère qui vous aime et que vous chérissez. Mais il eût opposé à notre hymen, la disproportion du rang et de la fortune, et c'est peut-être dans la crainte que je lui demande votre main qu'il ne veut pas que j'aille chez vous.

FLORE.

Mon frère aurait eu raison, et je pense comme lui; il est des circonstances où il faut immoler l'amour au devoir.

LE MARQUIS.

Ah! si j'étais sûr que ce que vous dites... si j'avais votre aveu, je tenterais tout pour vous obtenir.

FLORE.

(*A part.*) Ne nous trahissons pas. (*haut.*) M. d'Astrel, ne troublez pas ma tranquillité; laissez-moi retourner à Vincennes; une trop longue absence inquiéterait mon frère, et d'ailleurs je ne suis pas faite pour rester si longtemps dans de si beaux appartemens.

LE MARQUIS.

Que ne puis-je habiter une chaumière avec vous!

FLORE.

Vous ne sauriez vivre aux champs; élevé dans le grand monde, vous en aimez les plaisirs, et moi, je ne suis heureuse que dans mon jardin.

LE MARQUIS.

Quelle simplicité!

AIR : *du partage de la richesse.*

Je sais très-bien que l'habitude
Vous fait chérir votre jardin;
Mais, sans avoir d'inquiétude,
Vous pourriez le quitter soudain;
Si la beauté, l'esprit, la grace,
Savent enchaîner tous les cœurs,
En quelqu'endroit que l'on vous place,
Vous devez marcher sur des fleurs,

FLORE.

C'est beaucoup trop flatteur pour moi, réservez d'aussi jolis complimens pour des femmes qui les méritent, et qui puissent les apprécier.

LE MARQUIS.

(*A part.*) Chaque mot qu'elle prononce me rend plus épris.

FLORE.

Une jardinière n'est pas capable de répondre à de si belles phrases.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle modestie. (*Haut.*) Combien j'envie votre sort...

FLORE.

Ce qui fait le charme de ma vie, vous fatiguerait en peu de temps.

AIR : *Aux Montagnes de la Savoie.*

Dès que je vois briller l'aurore,
Vîte je vais à mon jardin;
A la rose qui vient d'éclore,
J'offre le secours de ma main;
Ce qui soutient mon existence,
C'est mon jardin, ma paix, mes fleurs, et l'innocence.

LE MARQUIS, *à part.*

Sa voix va jusqu'à mon cœur.

FLORE.

Même air.

Je vois bien des gens dans le monde,
Qui s'abaissent pour s'enrichir;
Pour moi, quand j'ai fini ma ronde,
Je me répète avec plaisir:
Ce qui soutient mon existence,
C'est mon jardin, ma paix, mes fleurs, et l'innocence.

LE MARQUIS.

Aimable candeur.

FLORY.

Madame la marquise, est chez elle?

LE MARQUIS.

Je la quitte.

FLORE.

J'y vais. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, DUPUY.

DUPUY.

Eh bien, monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! Dupuy! que je suis à plaindre!.. je ne la verrai plus, elle cesse de venir elle même au château; c'est mon amour qui la porte sans doute à prendre ce parti.

DUPUY, *à part.*

Tant mieux, j'irai la voir à Vincennes. (*Haut.*) Je partage sincèrement votre douleur.

LE MARQUIS.

Que faire?

DUPUY.

L'oublier.

LE MARQUIS.

Pense-tu que je le puisse?

DUPUY.

Il faut tâcher.

LE MARQUIS.

Dupuy?

DUPUY.

Monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Tu m'es dévoué.

DUPUY.

En doutez-vous?

LE MARQUIS.

Flore ne peut être loin.

DUPUY.

Après?

LE MARQUIS.

Je vais lui écrire.

DUPUY.

C'est bien.

LE MARQUIS.

Lui dire absolument que mon dessein est de m'unir à elle.

DUPUY, *à part.*

C'est mal.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra résister.

DUPUY.

Vous croyez?..

LE MARQUIS.

Je l'espère.

DUPUY, *à part.*

Mais je n'ai pas fait encore ma déclaration à Flore... si cette lettre pouvait m'en servir... elle sera toujours mieux tournée que si c'était moi qui l'eusse écrite... parbleu! l'idée est drôle...

LE MARQUIS.

A quoi pense-tu?

DUPUY.

Que vous faites fort bien d'écrire.

LE MARQUIS.

Allons, écrivons. (*Il se prépare.*)

DUPUY.

Ecoutons.

LE MARQUIS, *écrivant.*

« Charmante Flore, le marquis d'Astrel...

DUPUY, *à part.*

Un moment, je ne suis pas marquis, moi...

LE MARQUIS, *recommençant.*

« Le marquis d'Astrel...

DUPUY.

Tenez, monsieur, si vous m'en croyez, vous ne parlerez

dans votre lettre ni de marquis, ni de marquise, j'ai le tact, moi; qu'est-ce qui effarouche toujours votre petite jardinière, si ce n'est vos noms, vos titres, votre fortune... à votre place, j'écrirais comme un simple particulier, et je crois que cela en vaudrait mieux... (*à part.*) pour moi...

LE MARQUIS.

Tu as raison. (*Il écrit.*) « Charmante Flore, il est temps » que vous appreniez mes intentions, je ne puis vivre sans » être votre époux; je vous aime, je vous adore, instruisez votre frère de tout, montrez-lui ce billet, et comptez » sur un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. »

DUPUY, *à part.*

C'est juste ce qu'il me faut, (*haut.*) bien monsieur.

LE MARQUIS.

Je vais signer le marquis d'Astrel.

DUPUY.

Encore le marquis...

LE MARQUIS.

Mais il faut au moins que je signe ma lettre.

DUPUY.

N'est-ce pas moi qui la porte?..

LE MARQUIS.

Sans doute.

DUPUY.

Eh bien! doutez-vous qu'ils sachent qu'elle vient de vous, quand ils me verront?.. d'ailleurs ne serai-je pas là pour parler, croyez-vous qu'une lettre puisse suffire.

LE MARQUIS.

Fais comme tu voudras, tiens, la voilà.

DUPUY.

Soyez tranquille, allez, elle est entre bonnes mains (*à part.*) On ne peut pas avoir un maître plus complaisant. (*haut.*) Je reviens dans un moment. (*Il sort.*)

SCENE. VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Ce bon Dupuy! que de peine il se donne!.. oh! j'espère bien le recompenser... Mais si le frère de Flore ne veut pas consentir à l'hymen que je lui propose... alors nulle considération ne me retient, je tente tout pour parvenir à mon but.

AIR : *Que sont les grandeurs.* (du Faucon.)

Hélas! je sens que ma naissance
Ne peut commander à mon cœur;
Doit-on calculer la distance,
Quand il s'agit de son bonheur?
Si les préjugés nous déroutent,
Si nous tenons à leurs faveurs,
Alors les biens, les titres, les grandeurs
Valent-ils les peines qu'ils coûtent?

Flore est pauvre, oui ; mais je l'aime ;
L'or seul ne nous rend pas heureux :
Quand on en a trop pour soi-même,
On en a bien assez pour deux.
Vain orgueil, qu'un mot fit éclore,
Je rougis de penser à toi ;
Mais si mon cœur pouvait suivre ta loi,
Je rougirais bien plus encore ;

Quelqu'un vient, contraignons-nous.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, CLAUDIN, JEANNETTE.

CLAUDIN.

AIR : *Et zic et zoc.* (de Richard.)

Vous voyez le petit Claudin,
Qui de Jeannette obtient la main,
J'somm's contens si notre hymen
Pouvait vous plaire un p'tit brin.

JEANNETTE.

J'aimons Claudin, d'amour tendre,
Et vous devez bien comprendre
Si j'sis aise de l'épouser...
Not' peu d'bien est c'qui nous fâche ;
Mais en travaillant sans r'lâche,
J'pourrons peut-être en amasser.

ENSEMBLE.

Vous voyez, etc.

CLAUDIN.

V'là, quoique j'me fisse entendre,
Deux ans qu'on nous fait attendre,
L'tout par un mal-entendu ;
Comme j'ons eu d'la patience,
J'nous somm's b'en promis d'avance
D'réparer le temps perdu.

ENSEMBLE.

Vous voyez, etc.

LE MARQUIS.

C'est donc votre mariage qui vous conduit ici ?..

CLAUDIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Vous ne m'aviez donc pas oublié ?

JEANNETTE.

Non, monsieur le marquis.

CLAUDIN.

Est-ce qu'on peut oublier comme ça ceux qu'on aime ?

JEANNETTE.

J'nons pas été un seul jour sans penser à vous.

LE MARQUIS.

Je vous en remercie.

JEANNETTE.

N'y a pas de quoi, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est donc aujourd'hui qu'on vous marie?

CLAUDIN.

Oui monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et vous vous aimez bien?..

JEANNETTE.

Oh! oui!..

LE MARQUIS.

Vous vous aimerez toujours...

CLAUDIN.

Ça peut-il se demander, ça?.. Si Jeannette ou moi avions d'la fortune, j'pourrions peut-être nous fatiguer du ménage; mais comme j'n'avons pas l'sou, ni l'un, ni l'autre, il est à présumer que j'nous aimérons long-temps.

JEANNETTE.

Oui, car on dit comme ça qu'ceux qui sont les plus riches ne sont pas les plus heureux... Est-ce vrai, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Hélas! oui...

JEANNETTE, *à Claudin.*

Comme il est triste!

CLAUDIN.

J'gagerions qu'c'est qu'il est amoureux.

JEANNETTE.

Bah! on dit que les gens du grand monde ne le sont pas.

CLAUDIN.

Laisse donc, ils le sont tout comme nous.

LE MARQUIS.

Quest-ce que vous dites donc là?..

JEANNETTE.

C'est Claudin qui dit qu'il parierait que vous êtes amoureux, et moi je lui répondais que ça ne se pouvait pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

CLAUDIN.

Parce que quand bien même vous seriez amoureux, votre richesse vous met dans la passe de n'être refusé de personne.

LE MARQUIS.

Tu te trompes, mon cher Claudin, et tel que tu me vois, je suis peut-être moins heureux que vous.

CLAUDIN.

Morgué, j'voudrions ben connaître celui qui peut vous chagriner.

JEANNETTE.

Faut-être ben méchant pour ça.

LE MARQUIS.

Qu'ils sont intéressans..

JEANNETTE.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

A Vincennes, depuis long-temps
On vous chérit, on vous révère,
Et chacun de ses habitans
Vous regarde comme son père.
Des malheureux vous êt's l'appui;
Votre justice est sans seconde;
Peut-on fair' du mal à celui
Qui fait du bien à tout le monde?

LE MARQUIS.

Mes petits amis, ce n'est personne qui me rend malheureux; c'est le sort.

CLAUDIN.

Où est-il le sort, je m'en vais le trouver.

JEANNETTE.

Tu feras bien; car presque tout le monde se plaint de lui.

LE MARQUIS.

Laissons cela; revenons à votre noce; où se fait-elle?

CLAUDIN.

A Vincennes, dans la place où l'on danse, à côté de la maison de Monsieur Maronville.

LE MARQUIS.

(*A part.*) A côté de la maison de Maronville... Si je pouvais... (*Haut.*) Qui est-ce qui se charge des frais de la noce?..

CLAUDIN.

C'est ma mère. M. Maronville aurait bien voulu pouvoir le faire, mais son peu de fortune...

LE MARQUIS.

Ainsi, c'est ta mère qui paie tout?

JEANNETTE.

Ah! mon dieu oui.

CLAUDIN.

Vous devez ben penser qu'ça ne fera pas une noce ben pompeuse.

JEANNETTE.

Ça ne sera pas comme à Paris, où une noce dure huit jours.

CLAUDIN.

Non, non.

JEANNETTE, *soupirant.*

La nôtre sera ben mince.

CLAUDIN.

N'y aura pas de lendemain.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce qui l'empêchera?

CLAUDIN.

Pardine!..

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Dans un repas bien apprêté,
Où l'on sert cinquant' plats ensemble
Pour manger ce qu'il est resté,
Le lendemain on se rassemble.
Je n'aurons pas un pareil lot,
Chez nous les repas sont plus lestes ;
Quand on a juste ce qu'il faut,
On ne peut pas manger les restes.

LE MARQUIS, *à part.*

Sa gaité me fait plaisir... Il me vient une idée... Dites-moi, la jardinière y sera-t-elle à votre noce?

CLAUDIN.

Oui, monsieur le marquis, elle y viendra avec monsieur Maronville, son frère. C'est un plaisir de voir comme ils s'aiment. Figurez-vous que dans Vincennes ils ne font pas un pas l'un sans l'autre : n'est-ce pas Jeannette?

JEANNETTE.

Sûr que c'est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Cela pourra me réussir... Oui j'irai...

CLAUDIN.

Où ça?

LE MARQUIS.

Oui, j'irai...

JEANNETTE.

A not' noce?

LE MARQUIS.

Je l'épouse secrètement.

CLAUDIN.

Qui donc?

LE MARQUIS.

Demain même.

CLAUDIN.

Demain...

LE MARQUIS.

Seriez-vous aise que j'allasse à votre noce?

CLAUDIN.

Ah! monsieur le marquis, vous vous mocquez de nous.

LE MARQUIS.

Non, non; cela me fera le plus grand plaisir. Mais il faudra que vous me trouviez un vêtement de jardinier.

JEANNETTE.

Comment!..

LE MARQUIS.

Oui, des raisons puissantes, m'empêchent de m'y montrer comme me voilà; mais soyez bien convaincus que ce n'est pas par fierté.

CLAUDIN.

J'en sommes sûrs.

JEANNETTE.

Je ne venions que pour vous prévenir de not' mariage ; mais j'naurions jamais osé vous en prier.

CLAUDIN.

Ah ! mon dieu non ; mais puisque vous vous en priez vous-même, ça ne nous en fait que plus de joie.

LE MARQUIS.

Vous me disiez donc que mademoiselle Flore y sera ?

CLAUDIN.

Je vous le certifions.

LE MARQUIS.

AIR : *de Pauline.*

Sans bruit je veux quitter la ville,
Et chez vous courir m'installer ;
Ne dites pas à Maronville
Qu'à Vincennes je dois aller.

CLAUDIN, *à Jeannette.*

Un jour avec la jardinière,
Pour vivre constamment heureux,
J'crois que l'marquis voudrait ben faire
Ce que nous ferons tous les deux.

LE MARQUIS.

Tenez, voilà pour le repas. (*Il leur donne une bourse.*)

JEANNETTE.

Ah ! Claudin ! que d'or !..

CLAUDIN.

Monsieur... comment trouver des phrases...

LE MARQUIS.

N'en cherchez pas.

JEANNETTE.

Que la noce va être brillante !..

CLAUDIN.

Que le festin sera beau !

JEANNETTE.

Comme on rira !

CLAUDIN.

Comme on mangera !

JEANNETTE.

Comme on dansera !

CLAUDIN.

Comme on boira !

LE MARQUIS.

Allez, songez à ce que vous m'avez promis.

CLAUDIN.

AIR : *Du Pont des Arts.*

Je vous sarvirons sans peines,
Et croyez que désormais,

Les p'tits mariés de Vincennes,
Ne vous oublirons jamais.
J'allons acheter quequ'terre,
Avec l'argent que nous avons ;
Vot' bouch' goût'ra la première
Aux fruits qu'nous récolterons.

ENSEMBLE.

CLAUDIN et JEANNETTE.
Je vous sarvirons sans peines, etc.

LE MARQUIS.
Ah ! si l'amour, pour mes peines,
M'accorde quelques succès,
Les petits mariés de Vincennes
Ne me quitteront jamais.

JEANNETTE.
J'allons mettre un soin extrême,
Pour travailler à grands frais,
Et j'vous apport'rons, nous-même,
De la crême et des œufs frais.

(*Ils recommencent le trio.*)

LE MARQUIS.
Je vous ai fait confidence,
N'allez pas tromper mon cœur;
Agissez avec prudence,
Il y va de mon bonheur.

(*Ils recommencent le trio.*)

(Claudin et Jeannette sortent.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, ma résolution est prise; je l'enlève. Un mariage secret m'unira à Flore.

SCENE X.

LE MARQUIS, DUPUY.

LE MARQUIS.

Eh bien Dupuy! ma lettre?..

DUPUY.

Est à son adresse.

LE MARQUIS.

Qu'a dit Flore?

DUPUY.

Elle a d'abord fait quelques façons avant de la prendre; mais quand je lui ai eu dit que cette lettre ne renfermait rien que de très-honnête, que votre intention était que son frère la lût, qu'elle était moins adressée à elle qu'à lui, elle s'est décidée; elle a rougi, a pris la lettre et l'a mise dans son corset.

LE MARQUIS.

Dans son corset...

DUPUY.

AIR : *Du printemps.*

Une fois la lettre placée
Sur son cœur, vous entendez bien.

Que la pauvrette tracassée,
A cela ne comprendra rien;
Car, femme qui croit s'y connaître,
Ne sait, dans ce trouble enchanteur,
Si le cœur fait battre la lettre,
Ou la lettre battre le cœur.

LE MARQUIS.

J'ai pris une résolution.

DUPUY.

Qu'elle est-elle?

LE MARQUIS.

J'enlève Flore, et ensuite un mariage secret m'assure sa possession.

DUPUY, *à part.*

Diantre! mais cela ne fait pas mon compte. (*Haut.*) Y pensez-vous, mon cher maître?

LE MARQUIS.

Rien n'est capable de m'arrêter; une fois le mariage conclu, il faudra bien que ma mère...

DUPUY.

Elle est femme à le faire casser. (*A part.*) Du moins je m'arrangerai pour cela...

LE MARQUIS.

Ma mère m'aime... et avec le temps...

DUPUY, *bas.*

Avertissons vîte Madame la marquise. (*haut.*) Et vous partez?..

LE MARQUIS.

Sur-le-champ.

DUPUY.

En ce cas, partez devant; je serai à Vincennes en même temps que vous; mais il est prudent que je parle à Madame votre mère auparavant, afin de la tranquilliser dans le cas où nous pourrions rentrer ce soir... un enlèvement demande du tems; et puis je connais toute la tendresse que Madame la marquise a pour vous.

LE MARQUIS.

Je l'apperçois qui vient de ce côté; ayes soin de lui parler de manière que..

DUPUY.

Je lui parlerai comme si c'était pour moi.

LE MARQUIS.

A Vincennes dans deux heures.

DUPUY.

J'y serai. (*Le marquis sort, la marquise parait, et le voit fuir.*

SCENE XI.

LA MARQUISE, DUPUY.

LA MARQUISE.

Ah! te voilà Dupuy?

DUPUY.

Madame la marquise a-t-elle quelque chose à m'ordonner.

LA MARQUISE.

Non, j'ai à te prier au contraire.

DUPUY, *s'inclinant.*

Ma chère maîtresse !..

LA MARQUISE.

Depuis quelque temps, mon fils est triste, rêveur...

DUPUY.

Je n'ai pas été sans m'en appercevoir.

LA MARQUISE.

Sais-tu la cause de sa tristesse?

DUPUY, *bas.*

Bon, elle va me demander ce que j'allais lui dire. (*Haut.*) La cause de sa tristesse?.. pas directement... mais je suppose...

LA MARQUISE.

Tu supposes...

DUPUY.

Oh! rien, quelqu'amourette.

LA MARQUISE.

Si j'étais sûre que ce ne fût que cela...

DUPUY.

Il est vrai que c'est moins que rien ; mais quelquefois une amourette mène plus loin qu'on ne pense...

LA MARQUISE.

Explique-toi ; tu piques ma curiosité.

DUPUY.

On est bien malheureux quand on s'attache!

LA MARQUISE.

Après?

DUPUY.

Je l'aime, moi, le jeune marquis.

LA MARQUISE.

Je n'en ai jamais douté.

DUPUY.

Et je serais fâché qu'il fît quelque sottise.

LA MARQUISE.

Dupuy, expliquez-vous, vous m'effrayez.

DUPUY.

Voilà ce que je craignais.

LA MARQUISE.

Parlez, Dupuy.

DUPUY.

Madame... peut-être...

LA MARQUISE.

Je vous l'ordonne.

DUPUY.

Eh bien... monsieur votre fils...

LA MARQUISE.

Mon fils...

DUPUY.

Projette un mariage qui pourrait compromettre votre nom.

LA MARQUISE.

Il se pourrait...

DUPUY.

Et dans un moment...

LA MARQUISE.

Dans un moment?..

DUPUY.

Il se rend à Vincennes.

LA MARQUISE.

A Vincennes!..

DUPUY.

Auprès de la Maronville.

LA MARQUISE.

Quoi!.. ma jardinière...

DUPUY.

lui a tourné la tête.

LA MARQUISE.

Il faut prévenir ce qu'il pourrait faire.

DUPUY.

Et ne pas perdre de temps, car il enlève Flore...

LA MARQUISE.

Il enlève Flore!...

DUPUY.

Et l'épouse secrètement.

LA MARQUISE.

Ciel!..

DUPUY, *à part.*

Tout va bien.

LA MARQUISE.

Dupuy, retournez auprès de votre maître, ne le perdez pas de vue une minute, je vais agir de mon côté. Mon fils m'aime encore, du moins je le crois; et mon projet... Faites ce que je vous ordonne; voilà un à-compte sur le bien que je veux vous faire. (*Elle lui jette une bourse.*)

DUPUY, *à part.*

Encore pour vous, charmante jardinière.

LA MARQUISE.

Courrez sans perdre de temps; je me rendrai seule à Vincennes.

DUPUY.

Laissez-moi conduire la barque, et vous ne vous plaindrez pas du pilote. (*La marquise sort.*)

SCENE XII.

DUPUY, *seul.*

Qu'on dise à présent que je suis un valet mal-adroit; mais ce n'est pas le moment de faire mon éloge. Il faut achever, s'il est possible, avec succès ce que j'ai si bien commencé. Quelle victoire! si je la remporte!.. je puis échouer... mais je promets bien qu'il n'y aura pas de ma faute.

AIR : *Il étoit une fillette.*

Une surveillance active,
D'espérer donne le droit;
En tout temps sur le qui vive,
Moi, je suis actif, adroit.
Agir,
Courir,
Sentir,
Mentir,
Voilà comme on arrive.
Mon maître en vain soupirera;
De chez Flore on le bannira;
On m'aimera,
On l'oublira.
Eh! messieurs, cette intrigue-là,
C'est Dupuy qui la conduira,
Oui, Dupuy qui la conduira.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une place destinée à la danse; à droite une chaumière; à gauche des arbres; dans le fond une montagne.

SCENE PREMIERE.

MARONVILLE, FLORE, CLAUDIN, JEANNETTE, Villageois, Villageoises.

CHŒUR.

AIR : *De la rose.* (Contredanse.)

Il nous faut chanter,
Pour fêter
Tous jusqu'à demain
Cet heureux hymen;
Époux, approuvez,
Recevez
Nos couplets joyeux
Et nos tendres vœux.

MARONVILLE.

AIR : *Joseph est bien marié.*

Claudin est bien marié : (*bis.*)
C'est l'amour, c'est l'amitié
Qui tous les deux l'ont lié.
Ce soir de près, voyant Jeannette,

Il se pourra qu'amour répète
Claudin est bien marié. (*bis.*)

CHŒUR.

Il nous faut, etc.

CLAUDIN.

Comme avant d'être marié, (*bis.*)
Dans vingt ans, ma chère moitié,
J't'aimerons d'la même amitié.

JEANNETTE.

C'est un bien rare avantage
Qu'd'être au bout de vingt ans d'mariage,
Comme avant qu'd'êtr' marié. (*bis.*)

CHŒUR.

Il nous faut, etc.

MARONVILLE.

Bien, mes enfans; amusez-vous, Claudin, et vous belle Jeannette, ce jour est le plus beau de votre vie.

JEANNETTE.

Ah! mon dieu! qui m'aurait dit, y a tant seulement un mois que je serais la mariée aujourd'hui.

MARONVILLE.

Voilà comme disent toutes les jeunes filles : qui m'aurait dit cela... CLAUDIN.

Ah! dame, c'est que Jeannette a été long-temps à faire la cruelle; elle ne voulait pas que je l'y fassissions la cour, ni que je l'embrassissions, ni que...

MARONVILLE.

C'est que Jeannette ne voulait pas ouvrir son cœur avant de savoir si l'on était digne d'y entrer.

CLAUDIN.

Comme il parle bien; ce n'est pourtant qu'un jardinier comme nous.

FLORE.

Mon frère a raison.

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Jeannette, avant de voir céans
Cet hymen qu'amour a fait naître,
Voulut, dit-on, des répondans,
Afin d'apprendre à le connaître;
L'amitié fut premier témoin,
Et l'amour, par graces nouvelles,
Du contrat signa chaque point
Avec les plumes de ses ailes.

CLAUDIN, *à part.*

Préparons avec esprit l'arrivée de monsieur le marquis. (*Haut.*) Ah! ça, mais dites donc; vous ne savez pas, c'est qu'il y a dans ce village un berger savant qui dit la bonne aventure; il s'appelle le berger qui dit tout; il viendra à not' noce.

MARONVILLE.

Le berger qui dit tout...

CLAUDIN.

Oui, monsieur Marouville, le berger qui dit tout.

MARONVILLE.

AIR : *De la cinquième édition.*

Mais puisqu'il dit tout, s'il parlait
Dans nos sociétés boutonnes
Sur le sage, l'homme discret,
Comme il nous en dirait de *bonnes* !
Sur les papas, sur les mamans,
Sur les garçons, les demoiselles,
Sur les maris, sur les amans,
Comme il nous en dirait de *belles* !

CLAUDIN.

C'est peut-être ben vrai ce que vous dites là...

MARONVILLE.

Même air.

Si, reprenant un peu de voix,
Il pouvait à maintes personnes
Parler sur les mœurs d'autrefois,
Comme il nous en dirait de *bonnes* !
Mais pour dissiper son ennui
Usant de recettes nouvelles,
S'il parlait des mœurs d'aujourd'hui,
Comme il nous en dirait de *belles*.

CLAUDIN.

J'lons toujours dit, vous avez plus d'esprit que nous.

MARONVILLE.

Mes enfans, je vous laisse pour un instant ; je ne tarderai pas à vous rejoindre. (*Il sort.*)

SCENE II.

FLORE, CLAUDIN, JEANNETTE, Villageois, Villageoises.

FLORE.

Quelqu'un vient là-bas..

JEANNETTE.

C'est le berger.

CLAUDIN.

Allons tous au-devant de lui.

(*Ils vont tous au-devant du marquis.*)

SCENE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *en berger.*

TOUS.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Ah ! que je sens d'impatience
De vous voir, aimable devin
Et de vous entendre en silence,
Nous prédire notre destin.

CLAUDIN.

S'rai-je sujet aux bosses ?

FLORE.

Quand fera-t-on mes noces ?

JEANNETTE.

Moi long-temps j'aimerai-t'y
Mon p'tit mari?

LE MARQUIS.

Il faut se taire
Laissez-moi faire.
Je dois commencer entre nous,
Cet entretien doux
Par celle de vous
Qui sans vanité
A plus de beauté.

TOUTES LES VILLAGEOISES, *l'une après l'autre.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

LE MARQUIS.

Point du tout; c'est elle. (*Il prend Flore par la main.*)
Il faut que je sois seul pour lire dans l'avenir.
(*Tout le monde sortant.*)
D'l'entendre, (*bis.*) mon tour viendra je croi.

SCENE IV.

LE MARQUIS, *toujours en berger*, FLORE.

FLORE.

Mais dites-moi donc, monsieur le berger devin, je ne fais pas de mal en restant seule avec vous, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Non, Flore; soyez tranquille.

FLORE.

Tiens, vous avez déjà deviné mon nom.

LE MARQUIS, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Ce nom vous convient si bien.

AIR : *Du vaud. de la physionomanie.*

Flore, votre nom est charmant,
A tout le monde il pourra plaire;
Il présente un rapprochement
Que l'amour se chargea de faire.
Flore règne sur tous les cœurs,
Vous avez ses droits sur nos âmes;
Flore est la déesse des fleurs,
Et vous êtes celle des femmes.

Mais que desirez-vous savoir?

FLORE, *à part.*

C'est singulier... le son de sa voix...

LE MARQUIS.

Vous ne répondez pas...

FLORE.

Je voudrais savoir bien des choses; mais dites-moi d'abord quel sera mon époux...

LE MARQUIS.

Donnez-moi votre jolie main. . (*Il lui prend la main.*) Vous serez mariée à un jeune seigneur qui vous aime autant que vous le méritez, ce n'est pas peu dire...

FLORE, *à part.*

Serait-ce le jeune marquis d'Astrel?..

LE MARQUIS, *à part.*

Elle m'a nommé... j'ai su toucher son cœur... (*Haut.*) Auriez-vous déjà reçu l'hommage de...

FLORE.

Oui, d'un jeune seigneur; mais vous vous trompez, je ne l'épouserai pas.

LE MARQUIS.

L'aimez-vous?

FLORE.

Si je l'aime...

AIR : *Nouveau de M. Heudier.*

En vain j'évite sa présence;
En vain je songe à mon devoir;
En tous lieux à lui seul je pense,
Pourtant je ne veux plus le voir:
Qu'ailleurs il porte son hommage,
Plus d'une autre femme, je croi,
Pourra bien l'aimer davantage,
Mais non pas l'aimer mieux que moi.

LE MARQUIS.

Dieux!.. que viens-je d'entendre?..

FLORE.

Cette expression... C'est lui... fuyons.

LE MARQUIS.

Oui, Flore, c'est moi; oui, mon adorable amie; mais pourquoi me fuir?..

FLORE.

Laissez-moi, monsieur vous avez abusé de ma crédulité, de mon inexpérience...

LE MARQUIS.

Ne puis-je donc pas réparer mes torts en vous offrant ma main et ma fortune.

FLORE.

Moi! m'unir à vous!.. non: mon frère m'a montré l'abîme qui s'ouvrait sous mes pas... Que dirait-on si je devenais votre épouse?... je serais accusée d'ambition, de vanité, et la pauvre Flore regretterait peut-être un jour son état de simple jardinière, son village et sa tranquillité.

AIR : *Et ce n'est plus la même chose.*

Depuis que vous venez ici,
On me voit déjà plus distraite;
Avant je n'avais nul souci,
La paix régnait dans ma retraite;

Me mocquant d'un tendre discours
Ne sachant pas le mal qu'il cause,
Je riais et chantais toujours....
Ah ! ce n'est plus la même chose !..

LE MARQUIS.

Ah ! Flore ! combien votre jeune cœur s'abuse !..

FLORE.

AIR : *Si l'on m'aime un peu.* (du Rémouleur et la Meûnière.)

Hélas ! partez de ces lieux,
Fuyez-moi pour la vie.
Quand tout s'oppose à nos vœux,
A vous puis-je être unie.

LE MARQUIS.

Malgré tous mes regrets,
Quoi ! vous me quittez Flore ?

FLORE.

En restant, je serais
Bien plus coupable encore.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.	FLORE.
Ah ! si le sort aujourd'hui	Ah ! s'il faut que d'Astrel aujourd'hui
M'enlève mon amie,	S'éloigne de moi, c'est pour la vie,
Dans la douleur et l'ennui	Alors rien ne pourra plus ici
Je passerai ma vie.	Calmer ma douleur et mon ennui.

FLORE.

Ah ! je sens
Dans mes sens
Un trouble involontaire.
Oui, par-tout,
Malgré tout,
Le cœur ne peut se taire.

LE MARQUIS.

A vos pieds
Vous voyez
Un amant bien sincère.
Vous pouvez,
Vous devez
Combler ses vœux, ma chère.

(Il tombe aux genoux de Flore.)

(Ils recommencent le duo.)

SCENE V.

FLORE, LE MARQUIS, MARONVILLE.

MARONVILLE.

Que vois-je ?.. C'est vous, monsieur le marquis sous ce déguisement ?

LE MARQUIS.

Moi-même mon cher Maronville, je vous l'ai dit; il m'est impossible de vivre sans votre aimable sœur; et ma lettre a dû vous dire que mon intention était de m'unir à elle.

MARONVILLE.

J'ai regardé la lettre que vous avez fait remettre à Flore par Dupuy, comme le fruit d'un moment de délire.

LE MARQUIS.

Maronville, croyez que mes sentimens...

MARONVILLE.

Eh! monsieur le marquis qu'elle est votre erreur?.. avec quel acharnement cherchez-vous la perte de ma pauvre sœur... vous l'aimez dites-vous... ah! vous l'aimez donc bien peu puisque vous cherchez à lui faire tant de mal...

LE MARQUIS.

Moi, faire du mal à Flore...

MARONVILLE.

Oui, monsieur le marquis. Le mariage secret que vous sollicitez auprès de moi, serait la source de mille peines; j'ai dû m'y opposer. Pourquoi revenir de nouveau porter le trouble dans notre chaumière? pourquoi me forcer à vous demander encore comme une grâce de ne plus penser à nous? pourquoi enfin vouloir ravir à Flore la douce consolation d'avoir un époux dont elle puisse se glorifier aux yeux de tous; un époux qu'elle puisse aimer et chérir devant tout le monde, et dont la fortune et la naissance ne soient pas un obstacle au bonheur d'une simple jardinière.

LE MARQUIS.

Aimable Flore! quand votre frère me persécute ainsi, n'obtiendrai-je pas un mot de vous?

FLORE.

Je ne puis rien ajouter à ce qu'a dit mon frère; je l'aime trop pour lui déplaire en n'étant pas de son avis.

LE MARQUIS.

Mais cet aveu que tout-à-l'heure j'eus le bonheur d'entendre, avant d'être reconnu?

MARONVILLE.

Un aveu!

FLORE.

AIR: *Conservez bien la paix du cœur.* (Du Bouffe.)

Vous avez surpris mon secret;
A mon frère je dois l'apprendre.
Après cet aveu que j'ai fait,
Que voulez-vous encore entendre?
Je ne saurais renouveler
Des vœux qui méritent le blâme,
Et craint, ne voulant point parler,
Que vous ne lisiez dans mon âme.

LE MARQUIS.

Que ne suis-je un simple villageois!..

MARONVILLE.

Oui, cela serait charmant; mais comme c'est la chose impossible, je ne consentirai jamais à un mariage que vous seriez forcé de cacher... je vous en conjure, éloignez-vous d'ici...

LE MARQUIS.

Quoi!.. vous refusez obstinément...

MARONVILLE.

Une union aussi disproportionnée... oui, oui, je la refuse; je vous l'ai dit, il y va de l'honneur de ma famille, de la vôtre même LE MARQUIS.

Et pourquoi me parler toujours de cette prétendue inégalité de naissance?..

AIR : *Et la femme dans une rose.*

Par vos préjugés, votre erreur,
Pourquoi me causer tant de peines?
La naissance de votre sœur
Est au moins égale à la mienne.
Sous le chaume, ou dans un palais,
Flore est digne de ma tendresse;
Tant de vertus et tant d'attraits
Sont de beaux titres de noblesse.

MARONVILLE.

Vous parlez bien comme un homme que l'amour aveugle.

AIR : *Mon ami combien tu t'abuses.* (Des Chevilles.)

Vous ne voyez que l'avantage
De former des nœuds enchanteurs,
Je veux bien que le mariage
Soit pour vous des liens de fleurs;
Mais vous n'y serez pas à peine,
Que bientôt, quand le tems viendra
Faner les fleurs de votre chaîne,
Le repentir la brisera.

LE MARQUIS.

Avec quelle rigueur vous me traitez!..

MARONVILLE.

Monsieur le marquis, permettez que nous rentrions.

LE MARQUIS.

Hélas!

SCENE VI.

LES MÊMES, DUPUY.

DUPUY, *bas au marquis.*

Ouf!.. me voici!.. eh bien?..

LE MARQUIS.

Plus d'espoir; je suis perdu.

DUPUY, *à part.*

Bon!.. (*haut.*) si j'essayais de parler... peut-être que mon éloquence.

LE MARQUIS.

Fais comme tu voudras... (*il sort*)

SCENE VII.

LES MÊMES *excepté le marquis.*

DUPUY, *à Maronville qui rentre.*

Ah! M. Maronville, je voudrais...

MARONVILLE.

Moi, monsieur ?..

DUPUY.

Deux mots, s'il vous plait, ainsi qu'à mademoiselle.

MARONVILLE.

Après ce que je viens de dire à monsieur le marquis, je ne crois pas qu'il soit utile...

DUPUY.

Pardon; mais cela ne regarde pas mon maître, ma lettre a dû vous dire quelle était mon intention.

MARONVILLE.

Votre lettre ?..

DUPUY.

Est-ce que mademoiselle Flore ne vous l'a pas communiquée ?

MARONVILLE.

Eh bien oui, je l'ai lue; mais c'est la lettre que votre maître vous avait chargé de donner à Flore.

DUPUY.

Si vous la croyez du marquis, vous êtes dans l'erreur.... elle est de moi...

MARONVILLE.

Il sort de m'en parler.

DUPUY, *à part.*

Diable !.. comment me tirer de là,... c'est que...

MARONVILLE.

C'est que vous êtes un fourbe, mons Dupuy... mais laissons cette lettre de quoi s'agit-il ?..

DUPUY.

De presque rien, c'est-à-dire de tout puisqu'il s'agit de l'aimable Flore.

AIR : *des fleurettes.*

Aux dames de la ville,
Aux dames de la cour,
Qu'un petit maître habile
Aille faire sa cour.
Dans ces aimables retraites
Je viens, cherchant vos faveurs,
A la marchande de fleurs,
Conter fleurettes.

FLORE, *à part.*

Que veut-il dire ?

MARONVILLE.

Que signifie cela ?

DUPUY.

AIR : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

J'avouerai que le mariage,
Jusqu'aujourd'hui me fit grand peur;
Mais j'ai vu qu'avec femme sage
Il pouvait donner le bonheur.

Or, je viens vous faire connaître,
Que si vous acceptez mon cœur,
A l'instant je quitte mon maître
Pour être votre serviteur.

FLORE, *à part.*

Moi! épouser un pareil homme!..

MARONVILLE, *à part.*

Voila le mystère de la lettre découvert... (*haut.*) monsieur Dupuy, vous me demandez ma sœur en mariage, c'est très-bien; mais moi, je vous demande quelque temps avant de vous répondre, et je crois que c'est assez juste.

DUPUY.

Comment donc, monsieur c'est bien ainsi que je l'entends: je ne suis pas très-pressé; je sais qu'il faut réfléchir, et pourvu que nous soyons mariés dans deux petites heures, c'est tout ce qu'il me faut.

MARONVILLE.

Ah! vous attendrez bien tout ce temps-là?..

DUPUY.

Oui, monsieur. MARONVILLE.

C'est bien obligeant de votre part; mais savez-vous si ce peu de temps suffira à ma sœur pour répondre à votre proposition; car il ne suffit pas que vous l'aimiez, il faut qu'elle vous dise aussi qu'elle vous aime.

DUPUY.

Il se pourrait bien que mademoiselle ne voulût pas le dire. FLORE.

C'est vrai, monsieur.

DUPUY.

Air : *Du vaud. de l'Intrigue dans la hotte.*

Autrefois femme disait j'aime,
Et le disait avec plaisir;
Maintenant, ce n'est plus de même,
Un pareil mot l'a fait rougir.
Craignant, par un nouveau système,
De prononcer un mot si doux,
Femme ne dit plus : je vous aime,
Elle dit : j'ai du goût pour vous.

MARONVILLE.

Vous voudrez donc bien attendre que Flore dise qu'elle a du goût pour vous.

FLORE, *à part.*

Il attendra long-temps.

DUPUY.

Pourquoi attendre, si mademoiselle veut s'expliquer à présent. MARONVILLE.

Je ne m'y oppose pas : parle ma sœur.

FLORE.

Mais, mon frère, je n'ai rien à dire.

DUPUY.

Peut-être qu'un tiers vous intimide.

MARONVILLE.

Non, monsieur, je n'ai jamais contrarié ses goûts; je sers de père à ma sœur; mais sans abuser de mes droits.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Lorsque je veux dans ses esprits
Fixer un parfait équilibre,
Je lui donne quelques avis;
Mais pourtant je la laisse libre.
Ainsi que ces faibles roseaux,
Qu'agite le vent dans la plaine,
Son jeune cœur doit en repos
Suivre le penchant qui l'entraîne.

FLORE.

Ah! cependant, mon frère...

MARONVILLE.

Je t'entends... mais quand des obstacles puissans... (*A part.*) Elle pense au marquis, quand elle devrait l'oublier..

DUPUY, *à Maronville.*

Voyez-vous l'effet que ma déclaration produit sur elle?.

MARONVILLE.

Je crois que vous vous trompez...

DUPUY.

On a parlé d'obstacles... quels sont ceux que je ne saurais lever? ce n'est pas la naissance, un valet-de-chambre et une jardinière ne sont-ils pas égaux...

MARONVILLE.

Pas toujours.

DUPUY.

Ce n'est pas la fortune, la mienne n'est pas assez considérable; mais quand on a servi quinze ans une maîtresse aussi généreuse que madame la marquise d'Astrel, sans compter les autres...

AIR : *Du vaud. de l'Asthénie.*

Toujours actif, et toujours prompt,
En juin, aussi bien qu'en décembre,
De vingt belles qui le diront,
Je fus l'adroit valet-de-chambre.
J'ai servi femme d'intendant,
J'ai servi baronnes, comtesses;
Mais auprès de vous, mon enfant,
J'oublierai toutes mes maîtresses.

FLORE.

Vous oubliez, mon frère, que voici l'heure de nous rendre à la noce.

DUPUY.

Ah! c'est vrai, vous avez une noce... je ne veux pas la priver de son plus bel ornement; je vais donc prendre congé de vous... je vous en prie, réfléchissez au tourment de l'amant le plus discret...

MARONVILLE, *riant.*

Au revoir, mon beau-frère futur...

(*Il sort avec Flore.*)

SCENE VIII.

DUPUY.

Mon beau-frère futur... Ne riez pas tant, monsieur Maronville; cela pourra fort bien être... La petite jardinière n'a rien voulu dire, cela s'entend... Une jeune fille qui... que... à laquelle, c'est clair, c'est clair; mon maître va sans doute venir me demander où nous en sommes; si l'enlèvement aura lieu; heureusement que sur ce dernier point je me suis bien entendu avec madame la marquise... Mais voici mon rival... chût?...

SCENE IX.

LE MARQUIS, DUPUY.

LE MARQUIS.

As-tu parlé à Flore?

DUPUY.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Seul?

DUPUY.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

T'a-t-elle écouté favorablement.

DUPUY.

Je crois qu'oui...

LE MARQUIS.

Consent-elle à me suivre?

DUPUY.

Voilà qui est différent.

LE MARQUIS.

Je conçois qu'une jeune personne... mais le motif est sage; puisqu'on ne veut pas me donner sa main, il faut bien que je la prenne.

DUPUY, *à part.*

Cela prend une vilaine tournure, (*haut*) et puis chez les femmes, le scrupule est toujours là pour faire la guerre à l'amour.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Le scrupule, pour une belle,
Fut d'un grand secours en tout tems;
L'air sévère qui le décèle,
Est la terreur des vrais amans.
Pour la beauté que l'on regarde,
La décence et l'austérité
Forment un parti redouté,
Dont le scrupule est l'avant-garde.

LE MARQUIS.

Enfin tu dis qu'elle a consenti!.. en vérité, je ne puis le croire.

DUPUY.

C'est pourtant vrai, et tellement vrai, que dans un quart-d'heure...

LE MARQUIS.

Dans un quart-d'heure...

DUPUY.

Elle paraîtra voilée, sur cette montagne; et c'est de là que vous viendrez me rejoindre tous les deux pour aller chez votre notaire.

LE MARQUIS.

Je serais assez heureux!..

DUPUY.

Je vais tout préparer. Restez ici; vous n'attendrez pas long-temps. (*à part.*) Allons trouver madame la marquise.

LE MARQUIS.

Quelle surprise pour moi!

DUPUY.

(*A part.*) Oui, oui, il va être bien surpris. (*Il sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Elle viendra.. je pourrai la voir encore... lui parler... et dans peu, être son époux... Oh! bonheur inattendu!... non, non, je m'abuse, Dupuy me trompe; mais quel interêt aurait-il à me tromper... Ah! croyons plutôt à ma félicité... Flore va venir... oh je le sens au trouble que j'éprouve...

AIR : *L'amour commande en maître.* (de la Belle aux Cheveux d'or.)

Amour, daigne conduire
Ma belle auprès de moi.
Amour, daigne lui dire
Qu'il faut suivre ta loi.

Tendre oiseau du boccage,
A Flore, en ces instans,
Redis dans ton langage,
Qu'en ces lieux je l'attends.

Amour, etc.

Puisque mon bien suprême
Serait d'avoir sa main,
Puisse mon stratagême
Me réussir enfin.

Amour, etc.

Ses charmes, sa décence,
Son aimable candeur,
Tout m'assure d'avance
Le plus parfait bonheur.

Amour, etc.

On vient... c'est Flore... c'est bien elle...

SCENE XI.

LA MARQUISE *voilée*, LE MARQUIS.

AIR : *Oh ciel ! en croirai-je mes yeux.*

LE MARQUIS.

Grands dieux ! grands dieux ! je crois l'appercevoir!
Approchez donc, vous que j'adore,
Venez couronner mon espoir.

LA MARQUISE, *à part.*

Non, je n'en puis douter encore ;
L'ingrat veut trahir son devoir.

LE MARQUIS.

Oui, je serai l'époux de Flore.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Mon fils serait l'époux de Flore,
Cela ne peut se concevoir.

LE MARQUIS.
Oui, je serai l'époux de Flore ;
Quel bien ! puis-je le concevoir ?

LA MARQUISE.

Ne craignez-vous pas votre mère.

LE MARQUIS.

Cet hymen, je le lui tairai ;
Soyons heureux dans le mystère.

LA MARQUISE, *à part.*

Fils ingrat, je te punirai.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Pour moi quelle douleur amère !
Mais montrons-lui son erreur.
Elle se découvre.
Mauvais fils, reconnais ta mère,
Dont tu viens de perdre le cœur ;
Hélas ! il a perdu mon cœur,
Perdu mon cœur.

LE MARQUIS.
Pour moi, quelle douleur amère !
Mon amour n'est donc qu'une erreur
Il reconnaît la marquise.
Grands dieux ! je reconnais ma mère,
Dont je viens de perdre le cœur.
Hélas ! j'ai donc perdu son cœur,
Perdu son cœur.

LE MARQUIS.

Ma mère !.. (*Il tombe à ses pieds.*)

LA MARQUISE.

Moi ta mère ! je ne la suis plus, quand tu veux me deshonorer.

LE MARQUIS.

Qu'ai-je fait ?... où fuir !.. où cacher ma honte !.. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, MARONVILLE, FLORE, CLAUDIN, JEANNETTE, Villageois, Villageoises.

CHŒUR.

AIR : *Tout dans l'univers.*

C'est bien de ces lieux que sont partis
Les cris

Que nous venons d'entendre.
Faites-nous comprendre,
En ce moment,
D'où provient ce grand
événement.

MARONVILLE *à la marquise.*

Quel trouble agite votre âme?
A-t-on voulu vous manquer ?

FLORE.

Daignez-nous parler, madame,
Vient-on de vous attaquer?

CHŒUR.

C'est bien de ces lieux, etc.

LA MARQUISE, *à Flore, avec dédain.*

Ah! ah! c'est donc vous, ma petite amie, qui attirez mon fils dans ce village?

FLORE.

Votre fils, madame...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, le marquis d'Astrel.

MARONVILLE, *à Flore.*

Quoi! cette dame!.. FLORE.

Est madame la marquise d'Astrel...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, la marquise d'astrel, qui veut bien s'abaisser à vous parler, pour vous défendre expressément de recevoir son fils chez vous.

MARONVILLE, *à part.*

Quel ton!.. (*Haut*) vous abaisser à nous parler!..

LA MARQUISE, *avec hauteur.*

Oui, m'abaisser...

AIR : *Epoux imprudent, fils rébelle:*

Apprenez, monsieur, que je porte
Un grand nom, je m'en fais honneur,
MARONVILLE *plus doucement.*
Ici nous parler de la sorte
N'est pas agir avec grandeur.
Que fait le nom, je le demande;
Permettez-moi cette leçon :
Pour être digne d'un grand nom,
Il faut que l'on ait l'âme grande.

LA MARQUISE.

De quel droit, vous permettez-vous de moraliser une femme de mon rang? sachez que je ne suis venue ici que pour vous demander si vous croyez véritablement marier cette paysanne à mon fils.

FLORE, *troublée.*

Moi, madame!.. oh! ciel!..

LA MARQUISE.

N'est-ce pas qu'un mariage comme celui-là arrangerait bien vos affaires, Maronville?..

MARONVILLE, *à part.*

Quelle femme!..elle mérite bien d'être un peu mystifiée... (*Haut.*) madame la marquise.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Nous ne fûmes jamais d'avis
De faire un pareil mariage.
ma sœur le voyant épris,
Vingt fois j'ai prié le marquis
De s'éloigner de ce village.
Pourtant si monsieur votre fils,
Veut que d'hymen la chaine entière
Soit pour lui des liens fleuris,
Peut-il mieux s'adresser qu'à sa jardinière ?
S'adresser qu'à sa jardinière ?

LA MARQUISE.

Que ces villageois sont insolens !.. on est bien à plaindre d'être forcé de parler à ces gens-là... mais c'est se déshonorer, se compromettre que d'avoir le moindre rapport avec des paysans.

MARONVILLE, *à part.*

Elle est piquée... continuons la mystification... (*Haut.*) Vous avez bien raison, madame, on ne devrait jamais avoir de rapport avec les gens de la campagne.

AIR : *Ne crois plus à mon trépas.*

Ces paysans malheureux,
Je conçois qu'on les méprise ;
Voulez-vous n'avoir, marquise,
Aucun rapport avec eux ?...
Il faut vite vous promettre,
De chez eux ne rien admettre ;
Pour ne plus vous compromettre,
Pour vous déshonorer moins,
Ne mangez pas davantage
De ce pain, de ce laitage
Que vous devez à leurs soins.

LA MARQUISE.

Cessez cet indécent persifflage, ou je saurais vous en faire repentir, vous croyez-vous mon égal ? quel est donc votre ignorance, si vous pensez ne devoir aucun respect à des personnes que leur fortune et leur naissance mettent au-dessus de vous.

MARONVILLE.

Non, madame la marquise, nous n'ignorons pas ce que l'artisan, le simple villageois, doivent à ceux qui emploient leur industrie et leurs talens; mais nous savons aussi que l'homme riche et puissant, loin de croire que le malheureux n'est pas son semblable, cherche quelquefois à le soulager et à s'en faire chérir.

LA MARQUISE.

Me tenir un pareil langage, à moi, qui suis environnée de grandeurs.

MARONVILLE.

Permettez.

AIR : *J'étais bon chasseur.*

L'homme vraiment grand à mes yeux
Jouit de plus d'une manière,
Des salons les plus somptueux
Il fait sa demeure ordinaire.
Mais las du luxe des palais
S'il veut une autre résidence,
Le cœur des heureux qu'il a faits
Devient sa maison de plaisance.

(*On entend le tonnerre.*)

LA MARQUISE.

En vérité, je ne conçois pas comment j'ai eu la bonté de vous entendre. (*A maronville.*) Trève de propos, je vous quitte, et vous réitère la défense expresse de parler au marquis d'Astrel.

(*Le tonnerre redouble, les éclairs brillent.*)

FLORE.

Ah ! mon frère !... il va faire un orage affreux.

(*Les villageois se dispersent*).

LA MARQUISE.

Et mes gens qui ne sont pas là !...

FLORE.

Vous ne pouvez pas vous mettre en chemin par le temps qu'il fait...

(*L'orage augmente*).

MARONVILLE.

Si vous daignez entrer dans notre chaumière jusqu'à ce que l'orage soit passé...

LA MARQUISE, *à part.*

Quoi !... après leur avoir parlé si durement... je serais forcée...

FLORE.

Ah ! madame, que ce ne soit pas le différent que vous venez d'avoir avec mon frère... qui vous empêche...

MARONVILLE.

J'ai tout oublié.

LA MARQUISE, *embarrassée.*

En vérité, je suis confuse... croyez que je saurai récompenser ce service.

MARONVILLE.

Notre récompense sera dans le plaisir de vous avoir obligée...

AIR : *De la signora malade.*

FLORE.

L'orage recommence,
Entrez, entrez chez nous;
Daignez croire d'avance
A notre amour pour vous.

MARONVILLE.

Vous obliger, pour nous quel plaisir!

LA MARQUISE, *à part.*
Quitter ces lieux serait mon desir.
MARONVILLE.
Cédez à ma prière,
Entrez dans ma chaumière.
ENSEMBLE.

MARONVILLE et FLORE.	LA MARQUISE.
Combien à la servir J'éprouve de plaisir Ah! combien (*bis.*) j'éprouvé de plaisir. J'éprouve de plaisir.	Combien pour l'avenir Leurs soins me font souffrir Ah! combien (*bis.*) leurs soins me font souffrir Leurs soins me font souffrir.

(*Ils entrent tous trois dans la chaumière.*)

Fin du second Acte.

ACTE III

Le théâtre représente une chambre rustique.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, MARONVILLE, FLORE, CLAUDIN, JEANNETTE, Villageois, Villageoises.

CHŒUR.

AIR : *Du tour que l'amour.*

Allons
Madame nous partons,
Jusques chez vous
Nous vous r'conduisons tous ;
Si Dieu veut y mettre la main
J'pourrons à pied faire notre chemin.

MARONVILLE.

Malgré quelques mots entre nous,
Croyez, madame, à mon respect pour vous.

FLORE.

De moi votre fils
Fut épris ;
Pardonnez-moi,
Je l'oublierai, je croi.

CHŒUR.

Allons, etc.

LA MARQUISE, *avec fierté.*

Enfin on voit
Ce que l'on doit
En ce moment
A mon nom, à mon rang :
Avec vous je pars
Sans retards
Puisque pour moi vous avez des égards.

CHŒUR.

Allons, etc.

CLAUDIN.

Chacun d'nous est un être abject
Qui sait l'respect

Qu'il doit à votre aspect ;
Circonspect,
Correct
Et direct,
Not' sentiment ne peut-être suspect.

CHŒUR.

Allons, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, DUPUY.

DUPUY, *accourant.*

Où est madame la marquise? où est madame la marquise?..

LA MARQUISE.

Eh bien!.. qu'y a-t-il?

DUPUY.

Ah! madame! monsieur votre fils?... est dans l'état le plus déplorable... On craint pour ses jours... peut-être qu'aprés-sent... Ah! mon dieu! mon dieu!..

LA MARQUISE.

Mon fils... où est-il, ce cher fils?.il faut que je le voie!.. ah! malgré ses torts, je sens que je suis toujours sa mère...

DUPUY.

Vous allez le voir; il revient ici.

FLORE, *à part.*

Il revient ici...

LA MARQUISE, *avec dédain.*

Le marquis revient ici!.. (*se radoucissant.*) Mais que dis-je? ses jours sont en danger; peu m'importe qu'il revienne dans cette chaumière; je ne désire que lui pardonner; lui prouver encore ma tendresse; mon cher marquis, mon cher enfant!..

DUPUY, *aux villageois.*

AIR *d'Azémia.*

Eloignez-vous
De nous.

TOUS.

Eloignons-nous.

MARONVILLE, *à Flore.*

Il faut ici de la prudence,
Tu dois éviter sa présence;
Laisse-moi faire,
Tout ira bien.

DUPUY, *aux villageois.*

Sans bruit, quittez la chaumière,
Tout ira bien.

LA MARQUISE.

Mais ne vient-il pas?

TOUS.

Parlons plus bas.
Il faut ici de la prudence,
Il faut éviter sa présence;
Laissons-les faire,
Tout ira bien.

Les villageois sortent en silence.

SCENE III.

LA MARQUISE, DUPUY.

LA MARQUISE

Il va revenir dans cette chaumière; auprès de cette villageoise...

DUPUY, *à part.*

Ce n'est pas ma faute; j'en enrage assez.

LA MARQUISE.

Il a donc perdu la raison; il a donc du transport, du délire ?

DUPUY.

Le docteur qui le ramène vous en dira davantage, tout ce que je sais, c'est qu'on ne peut lui rien faire prendre, et qu'il ne parle que pour nommer Flore.

LA MARQUISE.

Je ne le vois que trop; son amour fera sa perte et la mienne, mais pourquoi le ramener ici; quel ridicule, quelle extravagance.

DUPUY.

Madame, on a suivi l'ordre du médecin qui a dit que tant que monsieur le marquis ne serait pas à Vincennes, il ne répondrait pas de lui.

LA MARQUISE.

Quel malheur que cette Flore... mais je vais d'abord parler au marquis avec douceur; on fera tout pour le guérir; on pourra même le laisser parler à Flore, s'il le faut absolument; et lorsqu'il sera hors de danger, je l'enverrai dans quelques-unes de mes terres les plus éloignées... Mais occupons-nous avant tout, de sauver ses jours... pour le mariage qu'il avait projetté, il est impossible que j'y consente... Oh ! funeste amour que tu me causes d'inquiétudes...

DUPUY.

Et d'autant plus funeste, que monsieur le marquis n'est pas aimé...

LA MARQUISE.

Je crois pourtant m'être apperçue du contraire; quand on a parlé du marquis, tout-à-l'heure, Flore s'est troublée; elle a pâli...

DUPUY.

C'est qu'elle se figurait voir celui qu'elle aime dans un semblable état...

LA MARQUISE.

Quoi ! je serais assez heureuse pour que Flore n'aimât pas mon fils !... Si elle est promise à quelqu'un, que ne la marie-t-on ? le marquis n'aurait plus d'espoir, et son amour se dissiperait.

DUPUY.

Peut-être que si madame voulait se charger de marier la petite jardinière, elle rendrait un grand service à son prétendu, ainsi qu'à mon maître... car, d'après cela, il serait bien forcé d'y renoncer. (*à part*), Ah ! si madame la marquise s'en mêle, voilà la petite Flore madame Dupuy.

LA MARQUISE.

Je crois que tu as raison.

DUPUY, *à part.*

La victoire est à moi.

LA MARQUISE.

Quel est le prétendu de Flore ; c'est sans doute quelque paysan, quelque butord ?...

DUPUY, *à part.*

Un moment, cela me regarde... (*Haut*). Non, madame, c'est un fort joli garçon...

LA MARQUISE.

Quelque sot ?...

DUPUY.

Au contraire ; il a beaucoup d'esprit.

LA MARQUISE.

Peux-tu m'y faire parler ?

DUPUY.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien va le chercher.

DUPUY.

(*Il s'éloigne un peu, relève sa cravate, se rajuste, et avance d'un air capable.*)

Madame.

AIR : *Du vaudeville de M. Guillaume.*

Triste, rêveuse, et les yeux pleins de larmes,
Telle était Flore ce matin ;
Bientôt je contemple ses charmes,
Et je lui demande sa main :
Elle paraît saisir cette ressource ;
Flore en moi voyant un appui,
De ses larmes tarit la source
En approchant Dupuy.

LA MARQUISE.

Comment c'est toi ?...

DUPUY.

Oui, madame ; j'espère que vous me pardonnerez ; car je n'ai eu la témérité d'être le rival de mon maître que pour l'empêcher de faire un mariage indigne de lui, (*à part*) et très-digne de moi.

LA MARQUISE.

Ce motif me semble excusable ; allons, allons, va vite chercher un notaire ; que ton mariage avec Flore

se fasse sans délai; je me charge de sa dot, de la tienne, de tous les frais.

DUPUY.

Vivat, maître Dupuy !... une femme jeune, jolie, de la fortune !... J'apperçois le médecin, fuyons. (*Il sort*).

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE MÉDECIN, MARONVILLE, *plusieurs Valets.*

LE MARQUIS.

Me voici chez le frère de Flore !... Je ne la verrai pas... Mais au moins je serai près d'elle.

LA MARQUISE.

Mon ami, me reconnais-tu ?

LE MARQUIS.

Combien je suis coupable envers vous. L'amour a perdu ma raison, me pardonnez-vous la peine que je vous cause ? me rendez-vous toute votre tendresse ?..

LA MARQUISE.

Dans quel état le retrouvé-je?.. oui, mon ami, oui je te pardonne.

LE MARQUIS.

Vous m'aimez comme auparavant?..

LA MARQUISE.

Oui, ma tendresse pour toi est la même.

LE MARQUIS.

Mais Flore, où est-elle?

LE MÉDECIN, *à la marquise..*

Ne le contrariez pas.

LE MARQUIS.

AIR : *De la romance de Florian.*

Depuis long-temps on dit que dans la ville
Nous n'avons pas la douce paix du cœur,
Et qu'un village est toujours l'humble asyle
De la gaîté, du repos, du bonheur :
En ce moment j'éprouve le contraire;
Mon cœur s'émeut en voyant un gazon;
Et sous le toît d'une simple bergère,
Mon trouble augmente, et je perds la raison.

LA MARQUISE.

Mais, mon cher fils...

LE MÉDECIN.

Sa tête s'échaufferait, il lui faut du repos.

MARONVILLE.

Conduisez-le dans ma chambre; je vais donner des ordres pour qu'il soit traité avec soin.

(*Le médecin et les valets conduisent le marquis.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, MARONVILLE.

LA MARQUISE.

Pardon, Maronville, de tout l'embarras que cela vous donne; mais je saurai reconnaître...

MARONVILLE.

Je vous en dispense, madame; ma récompense est là: voilà comme sont les paysans.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, pourquoi me rappeler des torts que je ne sens que trop; je conviens que lors de mon arrivée je vous ai peut-être parlé avec hauteur.

MARONVILLE.

Croyez, madame, que mon intention n'est pas de vous forcer d'avouer une faute que je me plais à trouver excusable, votre fortune, votre nom...

LA MARQUISE.

Eh? que ne vous devrai-je pas, monsieur, quand vous daignez offrir tant de soins à mon fils; mais je vous le répète, je tâcherai que le dérangement que je vous cause ne dure pas long-temps, une fois que le marquis sera rétabli, je le ferai voyager pour le distraire de l'amour que votre sœur lui a inspiré, et je me charge du bonheur de Flore.

MARONVILLE.

De grâce, madame, ne nous occupons que de monsieur votre fils: permettez que je veille moi-même à ce qu'il ne lui manque rien. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE MEDECIN.

LE MEDECIN, *à part.*

Hum!.. il n'y a pas d'autre remède à son mal que le mariage.

LA MARQUISE.

Eh bien, repose-t-il?

LE MEDECIN.

Ah! bien oui, reposer!..

LA MARQUISE.

Et vous l'avez quitté?..

LE MEDECIN.

Nos petits mariés sont auprès de lui,

LA MARQUISE.

Dites-moi donc, docteur, vous m'en répondez?..

LE MEDECIN.

Hum!.. comme ça!..

LA MARQUISE.

Comment! je le perdrais si jeune, ce fils chéri, le plus précieux de tous mes biens.

LE MEDECIN.

Son mal vient de l'amour, il n'est pas facile à guérir.

LA MARQUISE.

N'épargnez rien pour le sauver; je paierai tout au-delà de ce qu'il faudra, les soins, les consultations, la faculté....

LE MEDECIN.

AIR : *Du ballet des pierrots.*

La faculté pourrait sans doute,
Le guérir du mal le plus fort;
On le guérirait de la goutte,
On le guérirait d'un effort;
D'un rhume, d'une main démise;
Mais le guérir du mal qu'il a....
La faculté, quoiqu'on en dise,
N'a pas cette faculté là...

LA MARQUISE.

Expliquez-vous; que faudrait-il faire?

LE MÉDECIN.

Je vois que vous aimez beaucoup votre fils?..

LA MARQUISE.

Une mère peut-elle aimer faiblement?.. mais parlez; je suis prête à tout sacrifier.

LE MÉDECIN.

Voici le fait, l'impression que Flore a produite sur le cœur de votre fils, est des plus vives; elle est inéfaçable; déjà elle occasionne un grand dérangement dans les idées du marquis; sa raison pourrait se perdre entièrement... alors je ne répondrais de rien.

LA MARQUISE.

Comment faire?

LE MÉDECIN.

AIR : *De l'Opéra Comique.*

Flore a l'air d'aimer votre fils,
Et votre fils adore Flore;
Voulez-vous savoir mon avis,
Touchant le mal qui le dévore?
Les unir tous deux en ce jour,
Serait le parti le plus sage;
Car, rien pour guérir de l'amour
Ne vaut le mariage.

LA MARQUISE.

Il faudra consentir!.. il faudra m'humilier, me couvrir de honte par un mariage aussi disproportionné... mais que dis-je n'aimerai-je pas mieux me conserver mon fils dans quelqu'état que ce fût, que de le voir périr en m'accusant de sa perte!.. oh! je ne dois pas hésiter.., allez, monsieur, allez vite trouver Maronville; peignez-lui la situation déplorable du marquis; dites-lui que je consens à tout, que...

LE MEDECIN.

Mais, madame...

LA MARQUISE.

Vite, expédiez mes ordres.

SCENE VII.

LA MARQUISE, *seule.*

Le marquis d'Astrel épouser une jardinière ? je conviens qu'il est flatteur pour un homme tel que mon fils de faire la fortune d'une jeune personne qui est sans bien ; mais au moins, s'il se fût adressé à une femme d'une naissance distinguée : on voit tous les jours des familles, qui, quoique sans fortune, ont un nom recommandable ; une telle alliance n'a rien qui deshonore ; mais une jardinière...

SCENE. VIII.

LA MARQUISE, LE MEDECIN.

LE MÉDECIN.

Maronville refuse l'hymen que vous lui proposez.

LA MARQUISE.

Il refuse de donner sa sœur à mon fils ?.. il ne manquait qu'un pareil refus à mon dépit... mais quelles raisons allègue-t-il ?...

LE MÉDECIN.

L'inégalité du nom et de la fortune.

LA MARQUISE.

AIR : *Du Jaloux malgré lui.*

Comment, lorsque je lui propose
Une aussi brillante union,
A mes vœux il faut qu'il oppose
Le rang, la fortune et le nom ;
Ces titres que je sacrifie,
Ces titres que je dois chérir,
Quand moi-même je les oublie,
Est-ce à lui de s'en souvenir ?...

LE MÉDECIN.

Peut-être que si vous alliez lui parler vous-même...

LA MARQUISE.

Quoi ! j'irais moi-même... mais mon fils, voyez donc docteur.

LE MEDECIN.

Je retourne auprès de lui. Songez bien que sa vie dépend de ce mariage.

LA MARQUISE.

Allons, il faudra que je demande moi-même à Maronville la main de... Oh ! que les considérations de la vanité s'accordent mal avec la tendresse d'une mère.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LE MEDECIN, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Ah! monsieur le docteur, venez donc auprès de monsieur le marquis; il veut absolument qu'on le conduise ici; il ne demande que Flore.

LE MÉDECIN.

Laissez-le venir.

JEANNETTE.

Le v'là avec Claudin.

SCENE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS, CLAUDIN.

LE MÉDECIN.

Faites-le vîte asseoir.

LE MARQUIS, *avec délire.*

Elle n'est pas ici!..

JEANNETTE.

Il veut parler de Flore.

LE MARQUIS.

Oui, Flore... elle est partie, elle est bien loin de moi.

LE MÉDECIN, *apportant une tasse.*

Tâchez de lui faire prendre quelques gouttes de ce que contient cette tasse; je vais rejoindre Maronville et madame la marquise; il faudra bien qu'ils se décident à le marier à Flore.

CLAUDIN.

Allez, monsieur le docteux; et soyez tranquille, je ne ne l'abandonnerons pas.

LE MÉDECIN.

Ces pauvres jeunes gens!.. un jour de noce, quelle contrariété pour eux!.. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, JEANNETTE, CLAUDIN.

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'il dit donc le docteux?

CLAUDIN.

Il dit comme ça qu'il nous plaint d'avoir c'tourment-là pour le jour de not' mariage; mais je t'assure que si je pouvons sauver ce bon jeune homme, j'serons plus contens d'y avoir été utile, que de la plus belle noce du monde.

JEANNETTE,

Et nous aussi, va Claudin.

LE MARQUIS.

Et cette noce qu'il y avait au village, Flore y est sans doute...

CLAUDIN.

V'là l'marié devant vous, monsieur le marquis.

JEANNETTE.

La mariée Itou, monsieur le marquis, (*lui présentant la tasse.*) prenez ça, monsieur... c'est le docteux qui l'a ordonné.

LE MARQUIS.

Quand Flore sera venue!.. ah! de sa main, je prendrai tout ce qui pourra me appeler à la vie.

JEANNETTE.

Elle va venir.

CLAUDIN.

Je crois l'appercevoir.

JEANNETTE.

Il faut l'en prévenir... Monsieur, voilà mamzelle Flore.

SCENE XII.

LES MÊMES, FLORE.

FLORE.

Eh bien! comment est-il?..

JEANNETTE.

Comme ça.

CLAUDIN.

Mon dieu, mon dieu, que ça me fait donc de peine.

FLORE.

Mes bons amis, toute la noce vous demande.

CLAUDIN.

J' n'irons pas tant que je serons utile à monsieur le marquis.

FLORE.

Allez rejoindre vos parens, je vous en prie; j'aurai soin du malade; le médecin m'a instruite de tout.

CLAUDIN, *bas à Jeannette.*

Tiens, Jeannette laissons-les tous deux; j'crois que monsieur le marquis s'en trouvera bien.

JEANNETTE.

T'as raison.

CLAUDIN *à Flore.*

Allons, puisque vous le voulez.

JEANNETTE, *montrant la tasse.*

V'là ce qu'il faut qu'il prenne (*ils sortent.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, FLORE.

LE MARQUIS.

Ils s'en vont; tout le monde m'abandonne...

FLORE.

Non, d'Astrel, tout le monde ne vous abandonne pas.

LE MARQUIS.

Flore n'est donc pas la seule que ma présence fatigue.

FLORE.

Dans quel état je le revois !.. d'Astrel, prenez ce breuvage; c'est Flore qui vous en prie.

LE MARQUIS.

Flore !.. puis-je vous refuser.

FLORE.

AIR : *Vous ne prononcez plus Edouard.*

Pour rendre le calme à vos sens,
Un tel breuvage est nécessaire;
Quoique bien amer, moi je sens
Qu'il doit vous être salutaire.

LE MARQUIS.

Comme Socrate, sagement
Pour finir ma douleur aigue,
De votre main, en ce moment,
Flore, je prendrais la cigue.

(*Il prend la tasse et boit.*)

FLORE.

Quel malheur que tant d'obstacles s'opposent à notre union !..

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE MEDECIN.

LE MEDECIN, *à Flore.*

Voici la marquise, il ne faut pas vous trouver ici; allez rejoindre votre frère, il vous instruira de tout ce qui vient de se passer.

FLORE.

Ayez bien soin de lui. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE MEDECIN.

LA MARQUISE.

Est-il mieux ?..

LE MEDECIN.

Il est sauvé.

LE MARQUIS.

Oui ma mère; je n'oublierai jamais le sacrifice que vous avez fait pour me racheter la vie.

LA MARQUISE.

Comment !..

LE MEDECIN.

J'ai cru devoir permettre qu'il voie Flore, ils se sont parlés quelques instans, c'est à elle que vous devez l'amélioration de son état.

LA MARQUISE.

Saurait-il déjà que j'ai promis à Maronville...

LE MARQUIS, *à part.*

Que parlent-ils de Maronville?..

LE MEDECIN.

Ne venez-vous pas d'assurer à Maronville que votre tendresse l'emportait sur les préjugés? que vous ne rougissiez pas de ce mariage, que vous vouliez qu'il fût célébré devant tout le village, et que le contrat fût signé dans le jardin de Maronville où tout le monde est rassemblé en ce moment pour la noce de Claudin et Jeannette?

LA MARQUISE, *hésitant.*

Il est vrai que j'ai dit cela; mais à présent qu'il est hors de danger...

LE MARQUIS, *à part.*

Combien ce mariage lui coûte!.. fatal orgueil!..

LE MÉDECIN.

Quoi! madame, vous vous rétracteriez! songez donc à tout ce qu'il a fallu pour faire consentir Maronville à ce mariage, et que s'il vous voyait hésiter, il serait le premier à le rompre; c'est alors qu'un tel parjure ternirait bien plus l'éclat de votre nom, que l'alliance que vous allez former.

LA MARQUISE.

Oui... Vous avez raison... Mon fils! combien je vous aime!... et combien vous me coûtez!... Oui, mon fils, oui, je te sacrifierai tout; allons au jardin de Maronville où le notaire nous attend pour signer. (*Ils sortent*).

(*Le Théâtre change et représente un beau jardin; il y a des bancs de chaque côté.*

SCENE XVI et dernière.

MARONVILLE *en marquis*, FLORE *en marquise*, CLAUDIN, JEANNETTE, Villageois, Villageoises, LA MARQUISE, LE MARQUIS, DUPUY, LE MEDECIN, LE NOTAIRE;

(*Ces cinq derniers personnages paraissent un peu après le lever du rideau.*

LA MARQUISE.

Que vois-je?... Flore et Maronville en habits de cour!...

(*Surprise, tableau*).

DUPUY.

Ah! ça, mais est-ce bien moi qui suis le futur?...

LE NOTAIRE.

Voici, madame la marquise, l'acte conforme aux nou-

veaux ordres que vous avez donnés, en faisant contremander celui du sieur Dupuy.

DUPUY.

Comment comment ! c'est moi qui épouse... (*Il veut approcher de Flore on l'en empêche*). Aimable Flore ! vous souffririez...

LA MARQUISE, *à Dupuy.*

Retirez-vous, je vous l'ordonne.

DUPUY, *surpris.*

Je n'y suis plus du tout, moi...

LE NOTAIRE.

Silence !... Hum !... (*Il s'apprête à lire*).

LA MARQUISE.

(*regardant encore Flore et Maronville avec regret*).

Que cette petite Flore et son frère sont ridicules d'avoir de pareils costumes, avec l'état qu'ils ont...

LE NOTAIRE.

Silence, s'il vous plaît, je vais lire. (*Il lit ce qui suit*).

« Par devant nous, Claude Isaac double main, notaire à Vincennes, sont comparus, d'une part les » nommés Edouard Frédéric, marquis d'Astrel, et » dame Anne, Cécile, marquise d'Astrel, sa mère ; » et d'autre part, Jacques Théodore, comte de Maronville »...

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ?... (*Surprise, tableau*).

LE NOTAIRE.

Silence !... Hum !... « Et d'autre part Jacques Théodore, » comte de Maronville, et Eugénie Flore, comtesse » de Maronville, sa sœur »...

LA MARQUISE.

Que signifient ces titres ?...

MARONVILLE.

Ce sont les miens. Des malheurs ayant occasionné la perte de ma fortune, restant avec cette petite propriété que je fus obligé de cultiver moi-même, j'ai cru devoir cacher à tout le monde le secret de ma naissance ; et si le mariage de votre fils avec ma sœur me force à dévoiler ce secret, croyez que vous ne trouverez rien dans le récit de nos peines qui puisse ternir l'éclat de votre nom. Le sentiment des vertus et du véritable honneur, voilà madame ce qui rend ma sœur digne de l'alliance auguste qui nous fait regarder ce jour comme le plus beau de notre vie.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Oui, ce jour restera à jamais gravé dans mon cœur... aimable Flore, viens embrasser ta mère !.. (*elle l'embrasse.*)

(*à part.*) ah! du moins mon fils n'épouse pas une roturière.

LE MARQUIS.

Ah! Flore! je puis donc croire au bonheur!..

DUPUY.

Je commence à voir que je ne l'épouserai pas.

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

Habitans du village,
Fêtons ce mariage,
Et rendons notre hommage
Aux maîtres de céans:
Garçons, et vous fillettes,
Accordons nos musettes,
Et que nos chansonnettes
Nous tiennent lieu d'encens.

LE MARQUIS.

AIR *de la Danse interrompue.*

Epris de Flore,
Un doux mal me dévore;
D'abord je crois
Ses parens villageois:
Par maints détours, comme le sort m'éprouve,
Flore se dit sans naissance et sans bien,
Je la croyais... Amis, cela nous prouve
Qu'on peut tout croire, et ne jurer de rien.

TOUS.

Habitans, etc. (*On danse.*)

LA MARQUISE.

D'orgueil, d'envie
Me voilà bien guérie.
Qu'est-ce en effet
Qu'un riche que l'on hait?
Lorsque le sort le ruine et l'accable,
Privé de tout, il trouve du soutien
Chez l'artisan qu'il croyait méprisable.
Pauvres mortels! ah! ne jurons de rien.

TOUS.

Habitans, etc.

DUPUY.

Lorsqu'une belle
A nos vœux est rebelle,
A son amour,
Promettons du retour;
Promettons-lui les soins, la complaisance,
Promettons-lui d'hymen le doux lien,
Promettons-lui jusqu'à de la constance;
Promettons tout, mais ne jurons de rien.

TOUS.

Habitans, etc.

MARONVILLE.

Un petit homme,
Assez grand astronome,
Nie avec fiel
L'Être qui règne au ciel:
Alors chacun lui dit d'une voix sûre,
Pourquoi jurer qu'il n'est pas un gardien
Qui sagement veille sur la nature?
Parlez tout bas; mais ne jurez de rien.

TOUS.

Habitans, etc.

CLAUDIN.

Ma p'tit' Jeannette,
Ici n'soit pas inquiète;
L'p'tit Claudin
Ira droit son chemin.
J'te jur', ma chèr', qu'en amour j'suis préccat;
De t'plair' toujours j'trouverons le moyen;
J'te jur' d'bien fêter la nuit d'la noce.

JEANNETTE.

Nous verrons ça; mais ne jure de rien.

TOUS.

Habitans, etc.

LE MÉDECIN.

Lorsque la grippe,
Au mauvais temps agrippe
D'honnêtes gens,
Auprès d'eux je me rends.
Si par mes soins un malade trépasse,
Comme Esculape et comme Galien,
Moi je réponds, lorsque l'on me tracasse,
J'ordonne tout, mais ne jure de rien.

TOUS.

Habitans, etc.

FLORE, *au Public.*

La Jardinière
A-t-elle su vous plaire?
C'est un secret;
Mettez-nous vite au fait.
Nous désirons, dans cette circonstance,
Nous désirons que la pièce aille bien;
Quand nous n'avons ici que l'espérance,
Espérons tout, mais ne jurons de rien.

TOUS.

Habitans, etc.

(On danse.)

FIN.

NOUVEAUTES

qui viennent de paraître chez le même libraire.

Abdala, mélodrame en trois actes, de M. Germé.

Adrienne de Courtenai ou le monastère des bois, mélodrame historique, en trois actes, de M. Pompigny.

L'aveugle du Tirol, mélodrame en trois actes, de M. Frédéric.

Caroline de Lichtfield, mélodrame-vaudeville en trois actes, de MM. Simonnin et Brazier.

La Forêt noire, pantomime en trois actes, remise au théâtre.

La jardinière de Vincennes, mélodrame-vaudeville en trois actes, de MM. Simonnin et Brazier.

Le Pied de bœuf vaudeville en un acte, de MM. Simonnin et B***

Rodomont ou le petit Don Quichotte, mélodrame-vaudeville en trois actes, de MM. Villiers, Brazier et***

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2428 S72J3
Simonnin, Antoine Jean Baptiste
La jardinière de Vincennes